

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

TROISIÈME ÉPOQUE

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR WALTER
HARTRIGHT

I

Sans autre préface, je leur lus aussitôt le récit de la conspiration, dont j'avais mis le plan bien en relief, n'appuyant guère, d'ailleurs, que sur les motifs pécuniaires qui l'avaient inspirée, et me gardant bien de compliquer mon exposé de faits par d'inutiles allusions au secret de sir Percival.

Après cela, je rappelai à mon auditoire la date que portait l'inscription gravée dans le cimetière (le 25 juillet), et j'en confirmai l'exactitude en produisant les certificats de décès. Je leur lus ensuite la lettre de sir Percival, datée du 25, et par laquelle il annonçait pour le 26 le voyage que sa femme allait faire du Hampshire à Londres. De là, je passai à la preuve que ce voyage s'était réellement accompli, preuve résultant de l'attestation personnelle du cocher de remise ; et j'établis la date exacte du voyage, au moyen du registre d'ordre tenu par le loueur de carrosses.

Marian ajouta le récit de sa rencontre fortuite avec Laura dans la maison d'aliénés, et des moyens par lesquels elle avait fait évader sa sœur. Là-dessus je terminai, en informant les personnes présentes que sir Percival était mort et que j'avais épousé sa veuve.

M. Kyrle se leva, lorsque je me fus rassisi, pour déclarer en sa qualité d'agent

légal de la famille que j'avais produit, à l'appui de mes assertions, les témoignages les plus clairs, les plus irréfragables qu'il eût jamais entendus de sa vie. Au moment où il prononçait ces paroles, je passai mon bras autour de la taille de Laura et je la soulevai de manière à ce que chacun des assistants pût la contempler à son aise :

— Êtes-vous tous du même avis ? demandai-je ensuite, faisant quelques pas vers eux et leur montrant ma chère femme.

L'effet de cette question fut électrique. Tout au fond de la longue galerie, un des plus vieux tenanciers du domaine se leva soudainement, et avec lui, à l'instant même, entraîna le reste de l'assistance. Je vois encore cet homme, avec sa figure brune et ses cheveux gris, monté sur l'appui de la fenêtre, brandissant sur sa tête son lourd fouet de poste, et donnant le signal des clameurs joyeuses :

— La voilà vivante ! la voilà guérie ! — Dieu la bénisse !... Allons, mes enfants ! c'est le cas de se montrer !

Les cris enthousiastes qu'il obtint pour réponse et qui reprirent à plusieurs fois, furent à mes oreilles assourdies la plus douce musique qu'elles eussent jamais entendue. Les laboureurs du village et les garçons de l'école, groupés sur la pelouse, entendirent ces bravos étourdissants, et nous les renvoyèrent en échos prolongés. Les bonnes fermières accourues autour de Laura, se disputaient à qui la première lui serrerait la main, et tandis que leurs joues ruisselaient de larmes, la conjuraient de tenir bon, de ne pas pleurer.

Mais elle était si émue, si hors d'elle, que je fus obligé de la leur enlever et de la porter jusqu'au seuil de la pièce. Là, je la remis aux soins de Marian, de cette Marian qui ne nous avait jamais manquée jusqu'alors, et dont le courageux sang-froid ne nous manqua pas davantage ce jour-là. Resté seul à la porte, et après avoir remercié toutes les personnes

présentes, au nom de Laura et au mien, je les invitai à me suivre dans le cimetière, où elles verraient, de leurs yeux, disparaître l'inscription menteuse.

Elles quittèrent toutes le château, et allèrent se joindre à la foule des villageois réunis autour du tombeau, près duquel nous attendait l'ouvrier sculpteur. Ce fut au milieu d'un silence profond que le premier choc de l'outil d'acier retentit sur le marbre. On n'entendit pas une voix, et personne ne bougea jusqu'à ce que ces trois mots : " Laura, lady Glyde " eussent complètement disparu.

Il y eut alors, parmi la foule, un grand soupir de soulagement, comme si elle comprenait qu'à ce moment-là même tombaient les derniers anneaux de la chaîne rivée autour de Laura. L'assemblée, ceci fait, se dispersa lentement. Il fallut ensuite presque toute la journée pour effacer tout le reste de l'épithaphe. A sa place, ultérieurement, on n'a gravé qu'une ligne, " Anne Catherick, 25 juillet 1850.

Je revins à Limmeridge-House, le même soir, assez tôt pour prendre congé de M. Kyrle. Lui, son clerc et le cocher John Owen s'en retournaient à Londres par le train de nuit.

Après leur départ, un insolent message me fut remis de la part de M. Fairlie, qu'on avait emporté presque évanoui de la salle à manger, au moment où les clameurs des tenanciers avaient répondu à mon appel cordial. Son envoyé nous apportait " les meilleures félicitations de M. Fairlie, " et venait s'informer, de sa part, si " nous avions le projet de faire halte au château. "

Je lui répondis verbalement que l'unique objet en vue duquel j'avais franchi le seuil du château se trouvait maintenant accompli ; que je n'avais le projet de faire halte chez personne, si ce n'est chez moi ; et que M. Fairlie n'avait nullement à craindre de nous revoir jamais ou de jamais entendre parler de nous.

Nous retournâmes passer la nuit chez

nos amis de la ferme ; et le lendemain matin, — escortés jusqu'à la station, avec le plus chaleureux enthousiasme, par le village entier et par tous les fermiers des environs, — nous nous en revînâmes à Londres.

Tandis que les collines du Cumberland s'effaçaient à nos yeux dans l'éloignement, je songeais aux circonstances décourageantes qui avaient marqué le début de cette longue lutte, maintenant achevée. Il était étrange, en revenant sur le passé, de voir que cette même pauvreté qui nous avait isolés de toute assistance, était indirectement devenu la cause de notre triomphe, en m'obligeant à faire moi-même ce qu'exigeaient les circonstances.

Si nous eussions été assez riches pour trouver appui chez les gens de loi, quel eût donc été le résultat ? Le gain du procès, (ainsi que M. Kyrle me l'avait démontré lui-même), aurait été plus que douteux ; la perte, — si l'on en jugeait simplement d'après le cours que les événements avaient suivi, — la perte était assurée.

Jamais la procédure légale ne m'eût procuré mon entrevue avec mistress Catherick. Jamais elle n'eût découvert en Pesca l'instrument indispensable pour arracher au comte ses aveux décisifs.

II

A la chaîne des événements, il faut encore ajouter deux anneaux pour qu'elle embrasse ce long récit dans toutes ses parties essentielles.

Tandis que, délivrés tout nouvellement de notre long esclavage, nous n'étions pas faits encore à la liberté qui venait de nous être rendue, l'ami qui, le premier, m'avait employé comme graveur sur bois, m'envoya chercher pour me donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il prenait à mon bien-être.

Ses patrons lui demandaient d'aller à Paris, pour y examiner en leur nom une découverte récemment faite en France, tou-